

Tentatives pour recycler neuf vieux thèmes romantiques dans la grande déchetterie céleste de Prapoutel

« Normalement, lorsque les nuages ensèrent les cimes rocheuses, de l'autre côté de la vallée, cela n'annonce pas du beau, disent les anciens ». Mais la météo empirique est à remiser depuis que le climat est tombé malade dans sa cage à effet de serre ; certes, le monde tourne encore, mais sans les paysans et les ours blancs, restés chiquer les mains sur les hanches dans les derniers prés fumeur, en se demandant si l'existence avait encore un sens.

Il est vrai qu'il fait anormalement froid en ce début du mois de juillet. Les saisons se bousculent jusque dans les faubourgs de Reykjavik, où des phoques découvrent la mélancolie d'une saudade devenue universelle. Mais de phoques, il n'en est question que dans mon souvenir. Si je m'en tiens strictement à ce que raconte l'écrivain Arnaldur Indridason, l'événement important, à ce jour en Islande, est la découverte d'un squelette dans le quartier de Thusöld, situé sur les collines qui entourent la ville. C'est une nouvelle enquête du commissaire Erlendur qui commence. Encore un policier dont la vie sentimentale à tout l'air d'un gros nuage noir.

La trouée du jour dévoile un lointain sage et reposé. Cela ne change rien. Je suis si souvent tenu à la cécité par une inquiétude ou des enthousiasmes. Je vivrai toujours dans un temps maussade mais conquis par de grandes éclaircies fragiles. Nous portons un paysage à l'intérieur de nous-mêmes qui nous désigne autant que notre visage ou notre voix. Dérobé à tous, il dit nos accidents, nos ondulations joyeuses, nos ressources ; la dominante des lumières et l'irrégularité de nos saisons. Il bouge exactement comme le promet le vent. Il définit notre rapport au lointain comme au touché. Nous pourrions dire, lorsque nous nous croisons : Comment va ton paysage ?

L'espace physique dans lequel nous évoluons, celui des arbres, de la terre, du ciel n'a d'autre issu que de venir, comme par derrière, proposer ses clartés et superposer ses lignes. Cet autre, l'extérieur, ici avec ses déclivités hargneuses, ses couronnements verts, ses broussailles piégeuses, est à l'affût des connivences.

Les yeux sont entre les deux. Toujours un peu distraits, les yeux, du fait des allers retours, dans l'attitude de scruter.

Le commissaire Erlendur fouille les rues de la ville à la recherche de sa fille qui est junkie et enceinte. Son paysage intérieur ne va pas bien. Elle lui lance un appel de détresse sur son portable mais ne parvient pas à lui dire où elle se trouve. Erlendur abandonne son squelette des hauteurs pour retrouver sa progéniture des bas-fonds.

Au début, les maisons grandissent loin les unes des autres. Puis on tourne le dos, on s'en va vieillir un peu et elles en profitent pour se rapprocher. Les vieux sont perdus. On les ramasse, ébaubis au bord des routes verticales, une main au-dessus des yeux pour se protéger de la violence du soleil. Ils cherchent des petites choses qui ne sont plus là. Une grange. Un poirier. Une virginité égarée soixante ans avant dans un pré. Ils disent : « ça s'est sacrement bâti ici ». J'ai ramassé mon grand-père ce matin, du côté de Theys où j'ai passé la nuit. Complètement sonné, comme tous ses camarades, devant le rapt du siècle. Je l'avais un peu perdu de vue

depuis sa mort. Il était là, immobile, la main à la place des visières Coca-Cola ou Nike, à constater que dans son dos, les maisons s'étaient déplacées.

Le déroulé des arbres entraîne le pas ; je crois que j'appartiens à ceux qui incline à descendre. L'humanité, réunie à mi-hauteur d'une pente, se scinderait bien entendu en trois groupes : les descendants, les immobiles et les grimpants. Mon choix de renoncer à embrasser l'immense horizon au prix de quelques foulées courageuses, relève probablement d'une humilité originelle, d'un penchant compulsif pour le renoncement au combat ou à la connaissance du monde au profit d'une plongée égotiste, d'une propension pour les fins, les déclinis, les esquisses.

Je descends donc, avec la même sensibilité qui me fait aimer les chaleurs fragiles des cols que l'on relève ou les tasses de thé qui réchauffent les mains. Celle qui rend bouleversantes les prouesses bricolées, les cartes postales maussades et les villes sans arc-de-triomphe. Je descends. J'essaie de le faire en relevant la tête.

Je vais jusqu'à la page 192.

Une femme, toujours vêtue de vert, vient se promener là où est enterré le mystérieux squelette. C'est affreux ce qui se passe dans la famille de Grimur. Le quotidien de cette femme sans nom et de ses trois enfants. Il s'agit très certainement d'un meurtre.

Il n'y a pas à s'inquiéter de mal voir, de ne pas s'imprégner de tant de beautés. Tout revient un jour, fait irruption dans la relâche d'un discours. Nous nous souvenons d'un sentier, de l'enveloppe humide d'une forêt ; peut-être tard parfois, au terme de notre unique véritable descente, dans une agonie des mémoires, dans des silences qui tombent et qui nous font mal en tombant. Sans doute que cette courbe ombragée, cette rumeur des fleurs qui m'accompagnent aujourd'hui, attendront l'âpreté d'un ultime moment pour resurgir. Je les vois les mourants, dans leur foutoir de cinéma cassé, retourner par des hasards de bobines sur des routes qui ne vont ni ne mènent nulle part. Ils déroulent ainsi, jusqu'à la sanction du temps, quelques fragments encore indemnes de chemins.

Nous nous tromperons, c'est sûr. Nous nommerons un détail d'ici avec un nom d'ailleurs.

Les nuages, soutiennent mordicus la confusion.

La montagne me vieillit. Je le lui reproche. Je m'embarque dans cette improvisation impressionniste sous la plus vieille peau qui m'est promise. Heureusement, sonnent parfois des récréations impromptues, et me vient alors un soudain désir de dévaler les bois avec des motivations criardes d'enfant. « Le dernier en bas, c'est Jules César ! » Je suis l'enfant. Pas mort celui-là et pourtant si amorphe qu'il m'arrive de l'oublier. Vigilant toujours, sous son air absent. Tentant de piéger la maladresse du prestidigitateur depuis quarante ans.

Le commissaire Erlendur a perdu son frère dans une tempête de neige à l'âge de huit ans. Son enfance aussi, sans aucun doute, est morte ce jour-là. Il raconte ce souvenir douloureux à sa fille, tombée dans le coma. « Parle avec elle », lui a dit le médecin chef islandais, qui a dû bien aimer le film de Pedro Almdovar.

Mon amour,

Je n'ai pas su me souvenir encore de ce que tu m'as répété tant de fois. À peine ai-je cru reconnaître quelques muscaris mais leur floraison me semble bien tardive ; des mûriers, des roses trémières dans des jardins. J'ai cru apercevoir des phlox dans la forêt, ce qui est peu probable et je m'en suis voulu devant des dizaines de fleurs roses, violettes ou blanches, des espèces que tu as pris mille fois la peine de me présenter et face auxquelles, je me suis comporté comme un étranger. Pardon, mon amour. Le monde sans toi est tout gribouillé de couleurs kitsch. Des foules de fleurs anonymes hurlent leur silence inutile et se ressemblent comme des films Hollywoodiens : tape-à-l'œil, à peine distractives et très vite oubliées.

La montagne est comme la ville ; comme l'étang. Comme un boulevard bordé de platanes. La montagne est comme l'empilement des jours imbus de leur saison. Comme la Plaza de la Libertad, les daubes dauphinoises, le passé et le jour qui s'annonce. Comme un concert de Keith Jarrett, l'assiette posée devant soi. La montagne est comme les grands tournants, les grandes largeurs et les résolutions. Comme les achats de Noël, le piaillage matinal des oiseaux, les tours de verre, la béchamel, les sources d'eau chaude. La montagne est exactement comme le lagon bleu, les œufs durs ou des biscuits à thé. La montagne est comme le reste. Triste sans amour.

La femme en vert vient se promener près des groseilliers. Cet arbuste-là ne me pose pas de problèmes. Nous en possédons un spécimen dans notre jardin, certes, un peu dégradé, depuis que nous avons choisi, les enfants et moi, d'en faire le montant gauche d'une cage de football.

Sinon je crois que nous sommes nombreux, à partir de la page 225, à espérer que Dave, le gentil américain, explose grave Grimur, qui est vraiment un salaud.

Puisse-je au moins trouver exaltant de vivre ne serait-ce que pour m'égarer dans les mosaïques infidèles que tissent les pensées du marcheur. Nous ne capitulons ni devant la montagne, ni devant le bruit. Nous emmêlons les fils vagabonds de toutes nos histoires. J'offre ainsi les premiers rhododendrons aperçus à mon ami Matthieu Messagier, qui dessine au pays de Trelles, des mappemondes de sang et d'herbes folles.

Tandis que nous rentrons, lavés par de grandes zébrures vertes et grises, Petrus Borel plante à l'aplomb de Prapoutel son soleil d'adieu parmi le cru d'un horizon affalé, la résine assassine et l'acidité de l'oseille sauvage. Nous marchons à plusieurs, ensemble. C'est faux. Nous conduisons des diligences tout à fait personnelles, soulevant parfois une ridelle au gré d'une ressemblance ou d'un accident de terrain mnésique. Nous réalisons en partie ce vieux rêve de mélanger des substances et des matériaux auxquels le monde physique ne permet pas de cohabiter. Nous ne sommes pourtant ni magiciens, ni visionnaires. Nous choisissons plus souvent le chagrin que le néant.

« Le vol fut agréablement dépourvu d'intérêt » écrivait Romain Gary en incipit de son roman « les Mangeurs d'étoiles ». Ce n'est pas ce que je voudrais dire. Cela lui ressemble un peu. Comme lui ressemble la fameuse phrase de Chaplin : « La tragédie, c'est la vie en gros plan ; la comédie, la vie en plan général ».

Ces derniers mots devaient sûrement résonner dans l'esprit du commissaire Erlendur, alors qu'il écoutait la femme en vert lui dévoiler les pauvres et puissants mystères qui saucissonnèrent le destin d'une famille islandaise, il y a de cela soixante ans. Je ne vous livrerai pas, bien sûr, l'identité du cadavre enterré au fin fond de la page 14 du Point Seuil

policier n°1598. Ni qui l'a foutu là, à l'abri des vents quotidiens et posthumes. Il est bien de découvrir soi-même, comment se font et se défont les histoires.

Christophe Fourvel